

## Michel Bühler

---

Michel Bühler est l'un des chanteurs suisses les plus connus. Auteur de plus de deux cents chansons, il a également publié trois romans, *La Parole volée* (traduit en allemand chez Limmat Verlag), *Un notable* et *La Plaine à l'Eau Belle*, trois récits, *Cabarete*, *Lettre à Menétrey* et *Un si beau printemps*, et de nombreuses pièces de théâtre. Michel Bühler, qui demeure l'un des rares auteurs romands à rendre compte des problèmes politiques et sociaux de son pays, n'hésite pas à prendre part à des actions de solidarité et de défense des opprimés. Partageant son temps entre carrière littéraire et musicale, il vit actuellement à Sainte-Croix (Vaud) et à Paris. Son dernier livre était un essai, *La chanson est une clé à molette*.



Michel Bühler

---

Jura

*textes*



---

*camPoche*

« Jura »  
est inédit en textes seuls.

L'original a été publié en un volume,  
textes de Michel Bühler,  
illustrations du peintre Pierre Bichet.  
Sainte-Croix et Pontarlier : Presses du Belvédère, 2005.

« Jura »,  
trois cent vingtième ouvrage publié  
par Bernard Campiche Éditeur,  
le soixante-cinquième de la collection camPoche,  
a été réalisé avec les collaborations  
de Jade Krayenbühl, de Daniela Spring et de Julie Weidmann  
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche  
Illustration de couverture : Pierre Bichet, « La Vraconnaz »,  
lithographie, 65 x 18 cm, détail, 1999, 43/100  
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,  
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly  
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,  
à Clermont-Ferrand  
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-321-5  
Tous droits réservés  
© 2012 Bernard Campiche Éditeur  
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe  
[www.campiche.ch](http://www.campiche.ch)

## INTRODUCTION



**J**E connais, j'admire Pierre Bichet depuis...

...Je dois avoir, quelque part, une photo de notre première rencontre. C'est au Mont des Cerfs, sur les hauts de Sainte-Croix. On nous voit, assis sur le pâturage, avec trente ans de moins qu'aujourd'hui. Entre nous, le micro à la main, cheveux noirs, et mi-longs, comme c'était la mode à l'époque, moustache fournie, celui qui a provoqué notre rencontre: l'ami Frank Musy, alors journaliste à la Radio Romande. Il devait s'agir, bien sûr, d'une émission sur le Jura. Je n'en finirai pas de remercier Frank de nous avoir mis en présence.

Bichet était déjà largement connu, peintre renommé, compagnon fidèle d'Haroun Tazieff. J'étais en train de me faire un petit nom dans la chanson, à Paris et en Suisse.

Depuis, sans que nous ayions vécu des aventures ensemble, sans que nous fussions devenus intimes, nous nous sommes trouvés liés par une estime réciproque. J'ai, quotidiennement sous les yeux, accrochées dans ma maison, plusieurs lithographies de Bichet. Je sais qu'il écoute fréquemment mes chansons dans son atelier de Pontarlier.

Ce qui nous unit ? Un rêve d'humanisme, des convictions politiques proches, une soif de parcourir la planète, tant que nous sommes vivants... Et puis – on pourrait dire d'abord – de profondes racines jurassiennes.

C'est dire que j'ai été heureux lorsque l'on m'a proposé de faire un bout de chemin avec lui, tout au long de ce livre. Inquiet aussi : serai-je à la hauteur, vais-je savoir dire les paysages et les humains aussi bien qu'il les peint ?

Dans ce qui va suivre, il ne s'agira pas forcément de commenter les œuvres de Bichet, de les prolonger par le texte. La plupart du temps, comme le peintre fait des croquis – il m'en a montré de pleins carnets, aux pages attachées, se dépliant en accordéon –, j'ai simplement tenté de jeter sur le papier des images, des souvenirs de notre haut pays. Avec, comme modeste ambition, d'accompagner Pierre le mieux possible.

De faire découvrir et aimer notre Jura, et ses gens.

PRINTEMPS



## PREMIER PRINTEMPS

*Un quatre mai, à L'Auberson*

**P**AR ma fenêtre, le vert profond du pré ; plus loin un enchevêtrement gris de troncs et de branches. Le ciel est plombé. Pas une feuille encore, dans le bosquet qui sépare ma maison du vaste plateau des Granges. La radio, tout à l'heure, annonçait de possibles chutes de neige jusqu'à mille mètres d'altitude. Tout pourrait être à nouveau blanc, demain matin.

Je sais qu'en bas, en Plaine, du côté d'Yverdon ou de Lausanne, les pommiers et les cerisiers sont déjà couverts de fleurs, la sève impérieuse charrie ses flots, riches de sucre, entre bois et écorce. Les champs de colza étalent leur jaune pétant à côté des pousses de blé tendre, les marronniers et les tilleuls défroissent leur feuillage pour l'offrir à la caresse du soleil. En bas, la chaleur, les parfums entêtants, la joie du renouveau, l'herbe grasse.

Ici, c'est un autre pays.

Nuit qui tombera tôt, nuages bas et immobiles.

Comme semées à la volée devant ma porte, les pâquerettes ont frileusement refermé leurs corolles. De minuscules violettes se serrent au ras du sol, les renoncules dressent leurs tiges minces dans l'air frisquet. Seules les primevères, fleurs et feuilles généreusement étalées, semblent s'accommoder de cette journée suspendue tout au bout de l'hiver.

À peine de tout petits bourgeons aux branches du lilas, du foyard, du tilleul. Comme si une longue expérience avait enseigné à ces êtres immobiles la prudence, la méfiance. L'envie est en eux, bien sûr, de se joindre au grand chœur qui partout chante la renaissance du monde, la victoire de la vie ! Mais ils savent qu'un rayon de soleil ne fait pas le beau temps. Les grands froids n'ont pas dit leur dernier mot. Gelées tardives, vent glacial venant du nord : depuis le fond des siècles nos arbres ont souffert au plus profond de leurs fibres. Patients, ils ont appris. L'exubérance, ce sera pour plus tard.

Peut-être bien que nous leur ressemblons, nous autres Jurassiens : taciturnes, souvent sur la réserve, mais infiniment têtus.

Certains, des vieux, soutiennent :

— On a eu vu des années où, chaque mois que Dieu fait, il est tombé de la neige sur nos crêtes.

D'autres affirment, pour souligner l'avarice de la nature :

— Celui qui, dans sa vie, a connu deux beaux mois de mai, peut s'en aller en paix.

Printemps...

## L'ATELIER

LA porte se trouve en haut d'un petit perron, sur l'arrière de la bâtisse. La première fois qu'il m'y avait invité, Bichet m'avait dit :

— Tu ne peux pas te tromper : c'est après le pont du chemin de fer, une grande maison grise, de style vaguement vénitien. Il y a un parc autour, de grands sapins...

Je ne suis pas encore sorti de ma voiture, que mon ami paraît déjà sur le seuil, bras ouverts. À croire qu'il guettait mon arrivée, derrière ses grandes baies vitrées.

— Entre donc ! Quel plaisir de te voir !

L'accent est évidemment franc-comtois. Un large sourire illumine le visage bronzé. La bouche est comme coupée au couteau, les cheveux blancs et lisses coiffent le front haut. Au-dessus des pommettes bien marquées pétillent les yeux malicieux.

Il pénètre le premier dans l'atelier, m'invite à le suivre en répétant :

— Quel plaisir de te voir !

Le pas vif est celui d'un jeune homme, à peine si les épaules sont voûtées.

Un escalier en colimaçon se perd vers l'étage supérieur. Sur des meubles de bois clair, des statuettes, des

gravures, des fossiles, des coquillages, ramenés de partout, de pays magiques. Aux murs, des œuvres de Pierre, anciennes ou récentes. Ici, quelques lithographies entourent une huile de grandes dimensions, superbe, représentant bien sûr un paysage du Jura : arrière-automne sur des crêtes longues, forêts mauves et brunes sous un ciel pâle. Là, c'est une coulée de lave écarlate sur un capharnaüm de roches noires. Contre un pilier, un autoportrait, vieux d'une trentaine d'années : on le croirait fait d'hier, tant l'expression est restée la même à travers les années. Des rouleaux de papier recouvrent une antique presse en fonte. Sur une vaste table, deux palettes maculées de taches de peinture durcie : les couleurs de Bichet, le blanc bleuté de la neige, le marron et le gris des troncs dépouillés. Dans des pots de terre cuite, des fagots de pinceaux, du plus long au plus court.

En plus de cette profusion d'objets posés sagement, comme assoupis, il y a toujours, sur un chevalet, une toile en cours de travail. Aujourd'hui, c'est une troupe de sapins sombres qui monte à l'assaut des falaises du Mont-d'Or, dont la longue mâchoire va mordre quelques nuages, à peine esquissés.

Luminosité, propreté impeccable de la pièce, il se dégage de cet endroit une impression de grande sérénité...

Ce vaste espace, domaine du peintre, occupe deux niveaux, séparés par une marche. Bichet marque un temps, avant de passer dans la seconde partie de l'atelier :

— Alors, quels sont tes projets? Des voyages en vue?

Si j'ai un regret, c'est bien celui d'avoir connu Pierre trop tard, de n'avoir pas pu le suivre à l'un des bouts du monde, à l'époque où il trottait sur tous les volcans de la planète...

Il m'entraîne dans un coin de la pièce, me désigne une chaise, s'installe sur une autre, en face :

— Tu as écrit de nouvelles chansons?

Parmi toutes ses qualités, Bichet possède celle d'être d'un commerce agréable. Et quel bonheur, pour quelqu'un de taciturne, comme moi : il suffit de fournir une brève réponse à ses questions, puis de le lancer dans la jungle de ses souvenirs. Alors, il n'y a plus qu'à se laisser emporter, par la magie de son verbe, sur l'Etna, au Japon, en Érythrée! Et les heures coulent sans qu'on s'en aperçoive.



## DEUX HAUTS PLATEAUX

DANS deux pays différents, deux hauts plateaux voisins, séparés par des bois, des vallonnements. Les paysages sont les mêmes...

Anciens murs de pierres sèches, à moitié écroulés, comme des traits gris qui vont s'amenuisant, et se perdent sur la rondeur verte des prés. Depuis combien d'années ne sont-ils plus entretenus? Pour marquer encore la limite de leurs champs, pour retenir tout de même les troupeaux, les paysans ont planté dessus des piquets de foyard, reliés entre eux par des fils barbelés.

Par endroits, des buissons de noisetiers, des arbres maigres dressés au bord d'un chemin. Jetées aussi, comme au hasard, des fermes jurassiennes, avec leurs grands toits qui descendent jusqu'à terre. Là, elles sont trois ou quatre, serrées les unes contre les autres. Ailleurs, c'est une maison solitaire, avec son pont de grange et sa citerne qui recueille l'eau de pluie. Au rez-de-chaussée, pierres et ciment, il y avait l'étable, et un petit appartement. Par-dessus, haute charpente, parois recouvertes de planches grises ou de bardeaux, c'était la grange où l'on entassait le foin de l'été. Devant, le tas de fumier, que l'on exposait comme un signe de richesse.

Ces bâtisses, rénovées, ne remplissent plus aujourd'hui leurs fonctions anciennes : plus de vaches ni de poules autour d'elles, plus de gros percheron tirant le char à échelles. La grange fait office de garage pour les jeeps 4x4, et, pointées sur les satellites de télévision, des paraboles fleurissent au coin des fenêtres.

Au fil des siècles, d'un côté comme de l'autre, on a étendu les pâturages, fait reculer la forêt. Il n'en reste plus qu'une langue étroite, au milieu de laquelle court la frontière. Les hameaux ont gardé leurs vieux noms, ceux de leurs premiers habitants : Vers chez Henri, la Prise Perrier, c'est en Suisse. Les Granges Bérard, la Girarde, c'est en France.

Vivant à la même altitude, dans le même environnement, subissant les rigueurs du même climat, depuis quand sommes-nous face à face ? Nous, Vaudois, venons du Plateau suisse, défrichant de plus en plus haut. Les Francs-Comtois montaient de Pontarlier, de la Vallée du Doubs.

Est-ce le vent, est-ce l'hiver ? Même si nos accents sont différents, même si les Français parlent plus, et plus haut que nous, nos villages sont pareils, comme notre façon de regarder venir de l'ouest les nuages qui apportent la pluie.

## LES GORGES EN FAMILLE

ON n'avait pas d'automobile. On n'avait pas non plus de raison de prendre le train, de dépenser des sous pour descendre en ville : les centres commerciaux n'existaient pas encore, et l'on trouvait, dans les magasins du village, tout ce qui était nécessaire à la vie. Tout le superflu aussi. Si bien qu'on passait l'hiver en haut : presque six mois à mille mètres d'altitude, sans voir un brin d'herbe, une feuille verte, une fleur.

On fatiguait, même sans s'en rendre compte, on se desséchait, vers la fin...

La nouvelle courait du haut en bas de la maison, un samedi, en fin de journée : « Demain, on fait les Gorges ! » Il fallait qu'il fasse déjà doux, que toute la neige ait fondu dans les champs, et que l'on puisse prévoir une journée clémente pour le lendemain.

La maison... C'était une grosse bâtisse carrée, dans le bas de Sainte-Croix. Au rez-de-chaussée vivaient la tante Anny, l'oncle Maurice et leurs deux fils. Au milieu, l'oncle Charles, la tante Églantine, et leurs trois garçons. Nous habitions sous les galetas, mon père Otto, ma mère Marthe, mon frère Henri et moi. Pour les grandes occasions, comme l'était la descente des Gorges, le restant de la famille se

joignait à nous : la tante Élisabeth, l'oncle Gustave, et leurs trois enfants. Puis l'oncle Marcel, la tante Léa et leur fille. Et enfin le petit oncle Georges et la rubiconde tante Rose.

On partait sitôt le repas de midi avalé : vu l'air encore très frais, il n'était pas question de s'arrêter en route pour pique-niquer.

L'herbe des talus était toute sèche, celle des prés, jaune aussi, et couchée par son long séjour sous la neige. À peine quelques primevères au long des murs, mais pas un bourgeon aux branches des arbres.

Nous n'étions pas seuls, oh non ! On aurait dit que tout le village s'était donné le mot. Venues de tous les quartiers, des bandes de voisins, des familles comme la nôtre, des ribambelles de compères et de commères s'égrénaient sur le chemin qui coulait de notre hiver. Comme si un besoin impérieux, un instinct très ancien, avait jeté tous les Sainte-Crix hors des maisons, avides, à la recherche de jours meilleurs. Et c'est une procession joyeuse qui descendait à grands pas vers l'opulence de la Plaine.

Dans le petit bois, en dessous du hameau de Vers-chez-Jaccard, on rencontrait les premiers chatons de noisetiers. On se penchait pour y cueillir une pâquerette, pour humer une violette. On brassait l'épaisse couche de feuilles mortes qui recouvrait le sentier, à l'entrée de la forêt. Plus bas, le ruisseau écumait entre les pierres rondes. Un petit pont le traversait, on avait, face à soi, une haute falaise presque lisse. Là, l'eau bouillonnante disparaissait

entre de sombres rochers. On la retrouvait, calmée, au fond de la Vallée, et les mâchoires de la gorge s'écartaient pour laisser s'étaler le soleil.

Les femmes, enlevant leurs gilets de laine, les posaient sur leurs bras, les hommes s'essuyaient le front avec leurs mouchoirs. C'est là qu'on saluait en riant les bourgeons, les feuilles tendres à peine défroissées.

Vingt minutes plus tard, au sortir de la gorge, on commençait à se plaindre de la chaleur. Eh, on avait perdu l'habitude, avec ce long hiver ! Mais les prairies étaient grasses, au pied de la montagne, et les arbres en feuilles ombrageaient la route qui menait au prochain village. Devant les maisons, les pensées, les tulipes, la promesse des salades et des carottes. Les grands disaient : « C'est en avance, cette année... » Les enfants avaient mal aux pieds.

À la gare, on attendait le train qui nous ramènerait en haut. Pour économiser quelques sous, on se regroupait à plusieurs familles, on prenait ensemble un billet collectif...



## LE RESTANT DE LA COLÈRE...

**N**OS voisins, ceux des contrées plus basses, ne se privent pas de nous le rappeler à tout bout de champ : notre Jura n'a rien d'attirant.

Eh bien oui, regardons les choses en face, admettons-le une fois pour toutes...

Il fait froid chez nous. On pourrait regarder les statistiques : la température doit y être, en permanence, inférieure d'au moins dix degrés à celle des régions limitrophes.

Les nuages gorgés d'eau rencontrent ici leur premier obstacle de taille depuis l'océan. Ils crèvent donc sur nos crêtes. Ce qui fait qu'il pleut bien plus souvent qu'ailleurs.

Nos hivers sont interminables. Ils commencent par une longue période humide : neige fondante, sombres brouillards qui pleurent sur les forêts. Arrive ensuite un temps de Sibérie, glacial, hostile, avec des vents si froids qu'ils doivent venir du pôle, et peut-être même de plus loin. Cela peut durer un mois, ou plus. À peine la température remonte-t-elle un peu que c'est le règne, dans nos vallons, et pour des semaines, des brumes et de la bruine, des gels matinaux, des journées sans un pâle rayon de soleil. De quoi se laisser mourir d'ennui.

Les printemps... parlons-en, des printemps!  
Passés les giboulées de mars, les rebuses d'avril, les saints de glace et les retours de la neige en plein mois de mai, il arrive qu'une année exceptionnellement clémente nous accorde quelques après-midi de douceur, vers la fin juin. C'est rare.

L'été, trop court, est souvent bien trop sec.

Il faut en convenir, l'automne peut être beau. Parfois.

Mais l'hiver nous retombe dessus dès le début de novembre, avec son cortège de rhumes, de gripes et de rhumatismes.

Nos montagnes n'ont rien de majestueux. Les Alpes, oui, voilà des sommets, voilà des escarpements, et des vires, et des pics où s'écorche le ciel bleu! Ici, c'est tout en rondeurs, en longueurs, des croupes qui ondoient mollement, avec de temps en temps la mâchoire d'une falaise qui tente de rompre la monotonie de nos combes. Par-dessus, en rangs serrés, sans fantaisie aucune, des cohortes de sapins moroses, tous semblables dans leur tristesse répétitive.

Les villages... aucune grâce dans l'architecture fonctionnelle: les fenêtres petites s'ouvrent dans des façades muettes, les grands toits écrasent les maisons plutôt qu'ils les protègent. À peine une ombre furtive passe, comme en s'excusant, sur la rue déserte.

C'est qu'on est loin de tout, loin des villes et des vitrines, des rires, des musiques et des lumières. Loin, là-haut, au-delà du bout du monde.

Si loin que le travail aussi s'en est allé. Les usines sont mortes, et nos enfants désertent, s'exilent en Plaine à peine l'école achevée...

Le Jura... le restant de la colère de Dieu!

Pourtant... J'en connais cent qui ont quitté ce gris purgatoire et, joyeux, sont partis vers des cieux plus plaisants. Tous, ils ne rêvent que d'une chose: revenir, retrouver le brouillard, les arbres noirs, la poésie secrète qui sourd aux lisières, et dans la moindre pierre du moindre ruisseau.

Et je suis le premier d'entre eux!



## LES MORILLES

**M**ALGRÉ son apparente sévérité, la nature nous fait parfois d'incalculables cadeaux.

Éric, mon voisin, a découvert sous les billes de bois, sous les tas de planches qui entourent sa scierie, une quinzaine de superbes morilles au chapeau noir, creusé de sillons compliqués. Pour éviter qu'un passant les cueille avant lui, pour leur laisser le temps de prendre du volume, il a découpé la terre autour d'elles, extrait ces mottes. Soigneusement, avec amour, il est allé les replanter au fond de son jardin, sous un grand sapin. Plusieurs fois par jour, il passe contempler son trésor, et constate avec bonheur que leur lente croissance se poursuit.

On prétend que ce champignon délicieux ne se trouve qu'à une période bien précise : entre la fonte des dernières neiges et la montée des premières feuilles.

Pour ma part, j'ai renoncé depuis longtemps à aller chercher des morilles. Je n'y vais pas, pour la bonne raison que, les rares fois où je m'y suis essayé, je n'en ai trouvé aucune. Je ne les vois pas, et je ne sais même pas où on les cueille : dans les hautes

herbes, sous les arbres, en plein pâturage ? Mystère. Je n'ai pas eu la chance d'avoir un père qui m'a initié à cette récolte, qui m'a légué le secret de telle place où il en aurait trouvé.

Le cueilleur de morilles est un être à part. J'en connais plusieurs dans la région. Ce sont de bons amis, en qui j'ai pleine confiance. De leur côté, ils seront tous prêts à m'aider, si un jour je me trouve dans le besoin. Pourtant, je sais qu'aucun d'eux, jamais, ne m'indiquera à quel endroit précis il remplit son panier, année après année. Au mieux, si je les questionne, ils auront un geste vague en direction des forêts :

— Je les trouve... par là...

Un simple champignonneur, déjà, ne donnera ses « coins » à personne. Un morilleur, qui est la quintessence, l'aristocratie des mycophiles, encore moins ! Il restera muet, jusqu'au bout !

Tel celui qu'on appelait « Le Poussin », un petit homme rougeaud qui, chaque printemps, ramenait des corbeilles de morilles dans son village de Bullet. Il aurait pu, le jour où il est parti se pendre dans le bois du Fouettelet, indiquer à quelque connaissance, à quelque ami de bistro, dans quel secteur de la forêt il faisait sa récolte. Que nenni ! Comme pour nous faire un dernier pied de nez, il a emporté son secret dans sa tombe.

Le morilleur, tant qu'il est en chasse, c'est l'individualisme poussé à son paroxysme. On ne va pas aux morilles à plusieurs, en bandes joyeuses, comme on peut le faire, à l'automne, pour la recherche des

petits gris ou des bolets. Non, cette récolte est une activité discrète, furtive. C'est à l'aube, dans la brume, que notre homme quitte le village, en lançant des regards inquiets autour de lui. Qu'il se sache suivi, il est capable de faire mille détours, de marcher des kilomètres pour induire en erreur celui qui tente de lui voler ses coins. Ce n'est que lorsqu'il sera certain d'être tout seul qu'il se dirigera, sans hésiter, vers le sapin précis sous lequel se cache son trésor.

Il ne retrouvera sa sociabilité qu'ensuite, lorsqu'il sera de retour au village. Il jouira alors de son triomphe au café. Son gros mouchoir à carreaux, plein à ras bords de cryptogames, étalé devant lui, il paradera, il plastronnera. Mais discrètement ! Mais avec l'air de ne pas y toucher ! Il sirotera tranquillement son verre de blanc, attendant que l'on s'arrête devant sa table pour lui faire mille compliments. Alors, négligemment, il laissera tomber :

— Oui, il y en a un peu, cette année. Mais faut chercher, hein ?



## AUTOUR DU LAC SAINT-POINT

À l'entrée d'un espace plat, recouvert de gravier, un écriteau avertit : « Attention, ne laissez rien dans votre véhicule, ce parking est fréquenté par des voleurs ! » Difficile à croire, tant l'endroit est paisible : grands sapins sur un mamelon dominant les eaux sombres du lac Saint-Point, vieux pont de pierres grises sous lequel coulent les flots puissants du Doubs. Je laisse là ma voiture, et enfourche mon vélo pour une petite heure de promenade.

Un arrêt à la source Bleue. Il faut quitter la route, suivre le chemin qui s'enfonce dans la forêt en longeant un lit de pierres. Le courant est rapide, joyeux, entre les pierres moussues, comme si le ruisseau prenait plaisir à courir au soleil de ce premier printemps. Au bout de deux cents mètres, une modeste falaise. Au-dessus, la pente est raide, parsemée de sapins et de foyards ; certains sont prêts à tomber, déracinés par une tempête ancienne, d'autres s'accrochent on ne sait comment à la caillasse, à la terre rare. Au pied du rocher, le miracle d'une vasque fraîche, pas une ride sur sa surface calme. Au bord, l'eau est transparente, cristalline, et laisse voir un fond de sable et de petits cailloux. Elle devient turquoise, puis bleu sombre, là où l'on devine un

conduit qui s'enfonce au plus profond de la montagne. D'où vient-elle, pour sourdre ainsi, inlassablement, jour après jour ?

Images de mon enfance, en traversant Malbuisson : promenade, un dimanche, avec mes parents. Je devais avoir cinq ans, mon père avait vissé sur le cadre de sa bicyclette une petite selle de métal noir. Je m'y tenais assis, bien droit entre ses bras, fier comme un roi. Le pays sortait de la guerre. Je me rappelle des maisons pauvres, j'entends encore l'accent franc-comtois d'une vieille femme en tablier noir, qui nous avait offert du thé.

À l'extrémité de la Vallée, côté amont, une vaste zone mal définie : touffes de graminées, trous d'eau, méandres d'une rivière. Ce n'est plus le lac, ce n'est pas encore le pâturage. Un couple de cygnes a fait son nid à deux pas d'une petite passerelle. Silencieux, je m'arrête. L'un d'eux reste à couvrir, l'autre s'avance vers moi, cou tendu, ailes déployées, menaçant. Prudemment, je m'éloigne en quelques coups de pédales, puis je remets pied à terre pour graver dans ma mémoire l'image de ces grands oiseaux blancs sur l'herbe jaune.

Dix kilomètres, face à la bise, au long de la rive herbeuse. Bases sportives désertes, barques de pêche retournées sur la plage, les activités lacustres n'ont pas encore recommencé. Dans un hameau, la rue de Damvauthier rappelle la légende de ce bourg noyé au fond du lac : ses habitants avaient refusé un soir

d'héberger une pauvre. Saint-Point, l'ermite, l'avait recueillie pour la nuit. Au matin, Damvauthier avait disparu, englouti par les flots. On raconte que les filets des pêcheurs s'accrochent parfois au clocher du village maudit...

Je retrouve les hauts sapins, qui ombragent de minuscules cabanes jetées au bord de l'eau : Port Titi, ses cahutes de bois multicolores, ses embarcadères branlants. Il flotte là des souvenirs de soirs d'été, de grillades et de chansons.

Les grèves opposées se rapprochent. On croit venue la fin du lac, mais voici que, passé un pont de bois, il s'étale encore un peu. Alors, ce miroir entre les berges escarpées, où se reflètent la forêt et le ciel frisquet, c'est comme un coin de Québec qu'on aurait déposé en plein Jura. Puis le Doubs s'en échappe, impétueux, aventureux.

Nul voleur n'a fracturé ma voiture...



## LES CLUSES

UN samedi de printemps. La neige a été rare jusqu'à présent. Au début de la semaine, c'est à peine s'il en restait un peu sur les pentes exposées au nord, et au long des lisières, où les grands sapins maintiennent une ombre froide. Ailleurs, c'était l'herbe sèche, l'illusion que le printemps était certainement tout proche.

Et voilà que l'hiver relève la tête. Oh, doucement, d'abord. Il n'a envoyé qu'une toute petite couche de poudreuse, cinq à dix centimètres, mais assez pour blanchir le paysage.

Mais assez pour grossir le Doubs, qui est prêt à sortir de son lit, en aval de Pontarlier. D'où vient donc cette masse de liquide ? On n'est pourtant pas encore en pleine période de fonte.

La route serpente, suivant la rivière. Eaux noires, courant rapide, celle-ci déborde ici et là sur les champs, mord dans les talus de la rive. Plus loin, ce sont de courtes vagues nerveuses, écume sur la crête, remous inquiétants. Craignant le verglas, je conduis lentement : l'idée de rater un virage, de me retrouver, avec ma voiture, englouti dans les flots, m'incite à la plus grande prudence.

Voici le défilé d'Entreroches. Sur plusieurs kilomètres, le cours d'eau est enchâssé entre deux murs de calcaire gris. Et plus on avance, plus les falaises se font hautes. Parois polies, surplombs arrondis, trous étranges au cœur de la roche. Tout raconte la patience de la rivière, l'usure de la pierre, un millimètre emporté après l'autre, et les siècles qui sont, pour elle, comme des jours.

La grotte miraculeuse, qui s'ouvre dans un tournant. La porte en est close aujourd'hui. Mais on distingue, derrière la verrière, la lueur tremblotante des cierges. Et je me rappelle, pour y être entré un jour, des ex-voto dans la pénombre, des chaises innombrables, jetées comme à la diable, et l'humidité qui suinte sur les parois.

Quelques virages encore, puis la Vallée s'élargit, les berges s'adoucissent. Sur la rive, plate maintenant, deux jumelles imposantes, deux superbes fermes jurassiennes aux grands toits qui descendent presque jusqu'à terre.

Ici, le Doubs se calme, prend son temps, et se met à rêver. De vives, ses eaux se font comme endormies. Et c'est Morteau, la bien nommée.

La patience de l'eau... La puissance de l'eau!

Notre chaîne jurassienne est orientée sud ouest – nord-est. Crêtes, dos ronds, échines définissent de longues vallées, aux fonds pleins de douceur.

Les rivières auraient pu se contenter d'épouser le relief, sagement, elles auraient pu s'écouler tranquillement, en suivant les plissements formés dans

la prime jeunesse de la Terre. Qu'est-ce qui leur a pris? Quelle exaspération soudaine, quel désir d'affirmer leur indépendance? Partout, de Bellegarde à Bâle, ce ne sont que gorges taillées à la hache, cluses profondes, qui traversent les montagnes et brisent l'indolence du paysage. Tous les cours d'eau ont mordu à belles dents dans la roche, comme pour décompartmenter les vallons que la géologie avait séparés. Lentement, millénaire après millénaire.

Comme pour préparer la place, pour beaucoup plus tard, aux chemins des hommes.



## CHÂTEAU DE JOUX, FORT DU LARMONT

LE château de Joux est couché comme un sphynx au sommet de sa colline. La tête – étant le plus gros corps de bâtiment – tournée vers le fort du Larmont.

Celui-ci, de l'autre côté de la cluse, se trouve posé sur des bancs de rochers qui s'élèvent, presque verticaux. On dirait des flammes blanches, venant lécher la base de ses murailles. Sur le tableau de Bichet, ces murs trapus sont éclatants, baignés de lumière, coupés par des pans d'ombres nettes. Tel qu'il est représenté, si l'on isolait ce bâtiment du reste du paysage, on pourrait croire qu'il se dresse quelque part dans le Sahara, sur les contreforts désertiques et ocrés du Hoggar... Mais c'est peut-être, simplement, qu'il est frappé par un dur soleil de printemps. Les arbres décharnés du premier plan laissent d'ailleurs entendre que l'on est encore en pleine saison froide.

Les maisons dans la Plaine, au pied des contreforts, sont serrées en troupeau, et plus sombres.

C'est la vie : en haut dans la clarté, se découpant sur le ciel et dominant le monde, les symboles de la puissance brutale ; en bas, la piétaille et le simple quotidien.

Plusieurs sentiments, devant ces deux constructions militaires...

D'abord une attirance, comme venue de l'enfance. J'imagine des chevaliers dans l'un, cuirasses et grandes épées, et chevaux qui hennissent devant le pont-levis. Dans l'autre, ce sont des soldats de la guerre de septante, des poilus de quatorze, qui veillent, rudes, sur leur pays.

Puis tout de suite vient la tristesse, et la pitié. Combien de mains écorchées, de dos courbés, combien de coups de fouet, d'injures et de brutalité aveugle pour que je puisse aujourd'hui contempler ces forteresses ? Quelle somme de désespoir, dans les têtes de leurs constructeurs ? Le seul avenir des plus petits, des plus nombreux, était de creuser le rocher, encore et encore, de se casser les reins en traînant les blocs de rochers. Au bout, la mort. À la fin, crever comme un chien...

Bien sûr, les pierres parlent, et les charpentes sont belles, et les grands toits caressent les nuages. Bien sûr, on trouve là les traces d'artisans magnifiques, qui traversent les siècles. Mais je sais aussi qu'en dessous, ce sont les souterrains, les salles obscures et humides. Et je ne puis m'empêcher d'imaginer, là, les bidasses, engoncés dans de gros manteaux de toile rugueuse, chaussés de souliers à clous, les jambes serrées par des bandes molletières. On obéit, on ne discute pas les volontés des officiers, même quand celles-ci sont démentes. Résigné. On pense le soir à son village, les vaches bougent dans la chaleur de l'étable, les vieux se partagent un peu de

pain. Et l'on ira mourir, plus tard, dans les tranchées, «aux ordres de quelques sabreurs», comme disait Brel.

L'absurdité, l'idiotie profonde qui préside à toutes les guerres.

Que cela ne revienne jamais...

Un dernier regard avant de me retourner: je garde la lumière, la majesté des forts.

Mais mon amitié, ma compassion, va à ceux qui habitent en bas, derrière leurs fenêtres muettes...



## TOUSSAINT LOUVERTURE

**T**OUSSAINT Louverture, haïtien. Général de division des armées françaises sur l'île de Saint-Domingue, qui comprend l'actuelle république d'Haïti. Il prend la tête d'une rébellion, en vue d'instaurer, là-bas, une république noire. Capturé, déporté. Napoléon redoute qu'il s'échappe. Il recherche donc une prison qui soit, en France, le plus loin possible de la mer. Ce bout du monde, c'est le château de Joux. Toussaint y meurt, de froid, dit-on, à la fin de l'hiver 1803.

Qu'a-t-il vu de notre Jura ?

Le fourgon, fait de planches épaisses, n'a qu'une fenêtre, petite, obstruée par de gros barreaux. Des jours que deux lourds chevaux le tirent, sur des chemins cahoteux. La route est longue depuis l'océan, le prisonnier, fers aux pieds, fers aux mains, est secoué sans cesse. On lui jette, le soir, une vague pitance. Sait-il où on l'emmène ? Pour ses gardiens il n'est peut-être qu'un nègre enchaîné, qu'un esclave révolté, qu'il convient de traiter comme un chien. Attention ! C'est aussi un ancien général, habitué au commandement. Même captif, même humilié, il doit avoir gardé une certaine prestance, une certaine hauteur vis-à-vis des rustres qui l'escortent.

Chaque jour, le froid se fait plus vif : le convoi prend lentement de l'altitude. À la nuit tombée, on fait halte dans des villages. Les paysans, d'abord craintifs, s'approchent pas à pas de la petite troupe, tentent de savoir ce qui se passe. Contre un peu d'argent, les gardes-chiourme leur permettent de jeter un œil dans le chariot. Ils aperçoivent un grand corps affalé dans la pénombre, dans un coin de la cage.

Un matin, c'est la neige, Toussaint constate que le peu qu'il aperçoit du paysage est entièrement recouvert de blanc. Un matin, on passe sous un porche, les roues résonnent sur des pavés inégaux, la carriole s'arrête dans une cour cernée de hauts murs. Un escalier, une forte porte, puis une chambre au plancher rugueux. Des barreaux, encore, à la fenêtre.

— Tu ne sortiras pas d'ici vivant.

Au pied des murailles, au pied de la colline, les méandres du Doubs à sa sortie du lac Saint-Point. L'horizon est bouché par une crête recouverte de sapins. Rien d'autre.

Au fil des jours, les gardiens ont dû lui raconter l'histoire de cette forêt, « Le Bois du Pendu ». Une autre affaire de prisonnier. Le mari de Berthe de Joux, trompé par sa femme alors qu'il était aux Croisades, avait fait accrocher là le corps supplicié de son rival. Chaque matin, durant quinze ans, il fera extraire son épouse de la cellule minuscule où il l'a enfermée, et la forcera à regarder, là-bas, la dépouille de son amant.

A-t-il eu l'espoir de s'échapper, de reprendre la lutte, sur son île de soleil ?

Il avait raison avant le temps. Il est mort seul.

Dans les environs, on a peut-être parlé du nouveau pensionnaire du château. Les soldats fréquentaient les auberges...

— Et pis alors, ton nègre ?

— Il a crevé cette nuit, tiens...

En Haïti, lorsque quelqu'un quitte la terre, son âme reste d'abord quelque temps sur place. Pour éviter qu'elle revienne tourmenter les vivants, pour lui faire perdre son chemin, on fait faire au cadavre mille détours entre sa maison et le cimetière. Mais l'âme ne trouvera pas son repos dans l'île. Il faut qu'elle reparte vers « l'autre bord », de l'autre côté de l'océan. En Afrique, au pays des ancêtres.

L'âme de Toussaint a-t-elle trouvé « l'autre bord » ?



## ARCHIBALD QUARTIER

**M**ONT-d'Or, Creux du Van, ces mâchoires qui mordent le ciel...

Quel était le titre exact, la fonction qu'occupait Archibald Quartier ? Responsable de la chasse... de la faune, plutôt, dans le canton de Neuchâtel. Une évocation du Jura ne serait pas complète, si l'on ne citait pas ce personnage.

C'est le Creux du Van qui m'y amène...

Au passage, pardon à tous ceux que j'oublie, que j'omets. Pardon à Lermite, aux frères Jacquot, luthiers aux Bayards, à Jules et Jenny Humbert-Droz... Ils sont présents tout de même, comme tous ceux qui ont fait ce pays, ouvriers minutieux, paysans taciturnes ou bavards, bûcherons têtus. Comme ces femmes du passé, en robe noire et fanchon, dix gosses autour d'elles, à l'ouvrage du matin au soir.

Je les sens tous vivants encore, sur la peau de nos montagnes, dans chaque brin d'herbe, dans chaque pierre.

Archibald, je l'ai côtoyé parfois. Il nous a quittés, cela doit faire une dizaine d'années. La première

chose qui me vient à l'esprit, quand je tente de me le remémorer, c'est sa voix, puissante, et son accent ! Un accent neuchâtelois plus que typique : le prototype même de cet accent ! Avec des « é » largement ouverts et prolongés, des « eu » interminables...

Sa malice, aussi...

Autant qu'il m'en souviene, il était grand, athlétique. Coutumier des coups de gueule et des actions d'éclat.

La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il s'était exposé en place publique, à Neuchâtel, presque nu dans une baignoire remplie d'eau et de tourbe. Il voulait ainsi ridiculiser un promoteur qui projetait d'enlaidir, par un énorme établissement thermal, la jolie Vallée de la Sagne. La tourbe, selon ce personnage, avait des vertus extraordinaires, et permettait à la peau de retrouver sa jeunesse ! Archibald avait passé une partie de la journée à goger. Puis, sortant de son bain, il avait fait constater l'absence de miracle à des journalistes hilares :

— Alors, est-ce que j'ai rajeuni ? Mais non, j'ai toujours quatre-vingts ans ! Vous voyez bien que ce Monsieur est un imposteur !

Archibald avait passé son existence à veiller avec amour sur tout ce qui respirait dans les forêts neuchâtelaises. Il devait connaître par leur prénom le moindre bouquetin du Creux du Van, le plus humble chevreuil. Partisan de la diversité des espèces, c'est lui qui avait été à l'origine de la réintroduction du lynx dans nos régions :

— Le plus beau jour de ma vie, c'est quand on a ouvert la cage, et qu'on a vu cet animal filer comme l'éclair, disparaître dans les buissons!

Nostalgique du temps, pas si lointain, où les loups et les ours hantaient nos bois, il avait conçu un stratagème, pour forcer la main des autorités...

— Si j'avais pu les convaincre que les ours étaient d'abord revenus de façon naturelle, il m'aurait été plus facile, ensuite, de pouvoir remettre officiellement quelques individus...

Il était donc allé chercher, à la Fosse aux Ours, à Berne, quelques excréments de cet animal. Puis il était monté secrètement au pied du Creux du Van, du côté de la Ferme Robert. Là, dans la neige d'un premier printemps, il avait tracé une piste, imitant les pas du plantigrade, et déposé les déjections bien en évidence :

— C'était au bord d'un chemin! Il y passait tout le temps des forestiers, des gardes-chasse! Inévitablement, on devait découvrir cette preuve du retour de la bête! On m'aurait appelé, j'aurais ameuté des spécialistes... Et le tour était joué!

Il a plu pendant la nuit, il y a eu un coup de redoux, tout a fondu avant que vienne âme qui vive...

Nous n'avons toujours pas d'ours dans le voisinage...



## LES GORGES, TERRAIN DE JEUX

AU printemps, les gorges de Covatannaz, en dessous du village, étaient notre terrain de jeux.

Nous achetions en passant des cigarettes mentholées, des « North Pole », au petit magasin qui était juste au début de la descente. Madame Gonthier, l'épicière, remettait, aux petits garnements que nous étions, le produit interdit avec un sourire entendu. Nous n'avions plus ensuite qu'à nous laisser couler, vingt minutes de pente raide, jusqu'au cœur même de la montagne.

Là, au pied des hautes falaises, cinquante mètres au-dessus du ruisseau qui venait de Sainte-Croix, jaillissaient les eaux bouillonnantes du Fontanet. Deux bouches en pleine roche, par lesquelles la montagne crachait des flots d'écume blanche. La première, que l'on atteignait après avoir gravi un talus escarpé, était une fente sombre dans le blanc du calcaire. Cette source permanente donnait de l'eau quelle que soit la saison. La seconde, presque inaccessible, ouvrait sa grosse gueule ronde quatre ou cinq mètres plus haut. Elle ne se mettait en activité qu'à la fonte des neiges. Alors, pendant des jours, c'était une chute large et majestueuse, inlassable, qui sortait des profondeurs de la montagne, et venait se fracasser, assourdissante, sur un éboulis de

gros rochers ronds. D'où pouvait bien venir une telle quantité de liquide, et pendant si longtemps ?

Lorsque l'on évoquait ce mystère, ma grand-mère Louise affirmait, sûre d'elle : « Il y a un lac souterrain, sous le village de Bullet ! » Elle ne l'avait jamais vu, ni personne d'autre, mais cela suffisait à nous faire rêver...

Au plus fort de la crue, nous passions des après-midi dans le torrent, entre les grosses roches, à bâtir des barrages, à ouvrir de nouveaux chemins pour le flot glacé, à jeter des ponts de fortune pour atteindre l'autre rive. Ou alors il s'agissait de prouver son courage, en tentant de se glisser le plus loin possible, entre la falaise et le bas de la chute impétueuse. Combien de fois sommes-nous tombés dans des trous d'eau, combien de fois avons-nous rempli nos bottes et trempé nos chaussettes ?

Quand venait un temps plus sec, nous suivions une petite vire qui nous amenait juste au-dessus de la grosse bouche. Nous accrochions une corde à un arbuste, et nous laissions couler, par un trou dans la roche, jusqu'à l'entrée de la grotte...

...Le plafond est haut, le sol plat, recouvert de sable et de gravier. On peut marcher sans se baisser, pénétrer dans l'obscurité de la montagne sur une distance de plus de cent mètres. Puis tout à coup le couloir se ferme, on a un mur en face de soi, et au-dessus une vague cheminée, une vague fissure. Impossible d'aller plus loin, d'atteindre l'hypothétique lac souterrain...

D'autres grottes s'ouvrent dans la falaise : la jumelle du Fontanet, juste derrière un épaulement,

à la même hauteur ; il reste en dessous la trace du lit d'un ruisseau, mais je n'ai jamais vu une goutte de liquide sortir de ce trou. La grotte des Chaux-de-Fonniers, qui est gravée dans ma mémoire : dans la lueur des lampes de poche, un passage très bas, que l'on franchit à plat ventre, un rocher humide qu'on escalade, un couloir étroit qui surplombe un lac minuscule, une nouvelle chatière au fond rempli d'eau, puis le siphon qui vous arrête...

Avec mon copain Charly, nous rêvions de découvrir de nouvelles cavernes, et de tracer un chemin qui permettrait, de vives en couloirs, d'atteindre le haut de la falaise. Tout un après-midi, accrochés aux rochers, nous avons inventé des sentiers, franchi les passages les plus vertigineux. Le soleil commençait à baisser sur la montagne lorsque nous avons été arrêtés par une barre de roches lisses. Pas moyen de passer. Pas moyen non plus de retourner en arrière : le tracé que nous avons suivi en grim pant paraissait infranchissable à la descente ! Tremblants, nous avons longuement hésité, discuté, tergiversé, risquant un pied, une main, dans le vide, avant de revenir précipitamment à notre point de départ.

...Au crépuscule, nous avons fini par redescendre.

J'en frissonne encore.



## LA LOUE

IL est connu que la Loue, cette résurgence majestueuse qui sort, toute formée, de la montagne, est fille du Doubs. On a, à ce que je sais, mis un colorant dans la rivière mère, et on l'a retrouvé quelques jours après dans la source, bien plus bas. On en a conclu que ce qui jaillit là, au pied de la falaise, vient du haut plateau, de la région de Pontarlier.

Mais où, exactement, se situe la perte du Doubs ? Cela doit être connu, quelqu'un doit avoir étudié ce phénomène géologique. Est-ce dans le lac Saint-Point, ou du côté du village de Doubs, ou plus loin, vers Morteau ? Est-ce dans un lieu précis, y a-t-il un gros trou quelque part ? Ou l'eau s'enfoncé-t-elle insensiblement, au fil des kilomètres, dans un fond de vallée perméable, dans un sol sablonneux ? Y a-t-il dans la roche un réservoir, un lac souterrain ?

Je n'en sais rien.

Si j'étais un auteur sérieux... plutôt : si je participais à un ouvrage informatif, sur le Jura, je me serais renseigné. En quelques coups de fil, j'aurais élucidé cette énigme. Et sans faire mine d'y toucher,

j'indiquerais au lecteur: « Comme chacun le sait, la perte du Doubs se produit à... »

Eh bien non. Pour l'instant, et par choix, je garde mon ignorance. Pour ne pas déflorer le mystère.

Le merveilleux, c'est l'inconnu, l'ailleurs. La poésie et l'imaginaire se nourrissent de pénombre, de paysages à peine entrevus dans la brume. D'où la magie qui émane de notre terre jurassienne, souvent enfouie dans la moiteur du brouillard. Qu'y a-t-il plus loin, là où le regard bute contre une ouate bleutée? Cela peut être tout près, c'est cependant hors de vue, et possiblement plein d'étrangeté...

Donc, à un endroit indéterminé, une partie incertaine des eaux du Doubs fausse compagnie au courant principal. Après un voyage dans des failles obscures, minuscules peut-être... après s'être précipité dans de sombres couloirs, rivière rassemblée et glacée, torrent furieux... après avoir chuté dans de hautes cheminées, et l'absence de lumière, et l'absence d'œil humain, font que l'écume blanche restera pour toujours un secret de la montagne... après avoir erré, après s'être égaré dans le ventre de mon pays, ces eaux dissidentes deviennent la Loue. Elles sortent du rocher par une bouche noire, et retrouvent le soleil vivant.

Si l'on admettait que le but de toute rivière est de rejoindre la mer, on pourrait dire que cette Loue fait preuve d'une belle intelligence, en coupant au

plus droit, en s'évitant un énorme détour, comme le fait sa mère, par Saint-Ursanne et le pays de Montbéliard. Mais les ruisseaux ont-ils une âme ?

Source de la Loue, source du Lison, de l'Orbe, de la Venoge... (Oui, ce « fleuve » vaudois, aussi, est fille du Jura...) Partout jaillit le sang de notre terre. Il faut les avoir vues au premier printemps, ces belles échevelées dans leur exubérance, quand les premiers bourgeons sont à demi ouverts, quand les primevères couvrent les talus de leurs fragiles étoiles jaune pâle. Il faut avoir approché leur flot puissant et tranquille, respiré l'air encore frais, pour avoir une idée de ce qu'est, quelque part, le paradis...